

Fès

(Fas)

C. Agabi et J.-C. Santucci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2048>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2048](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2048)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 1997

Pagination : 2766-2777

ISBN : 2-85744-948-8

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

C. Agabi et J.-C. Santucci, « Fès », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 18 | 1997, document F20, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2048>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Fès

(Fas)

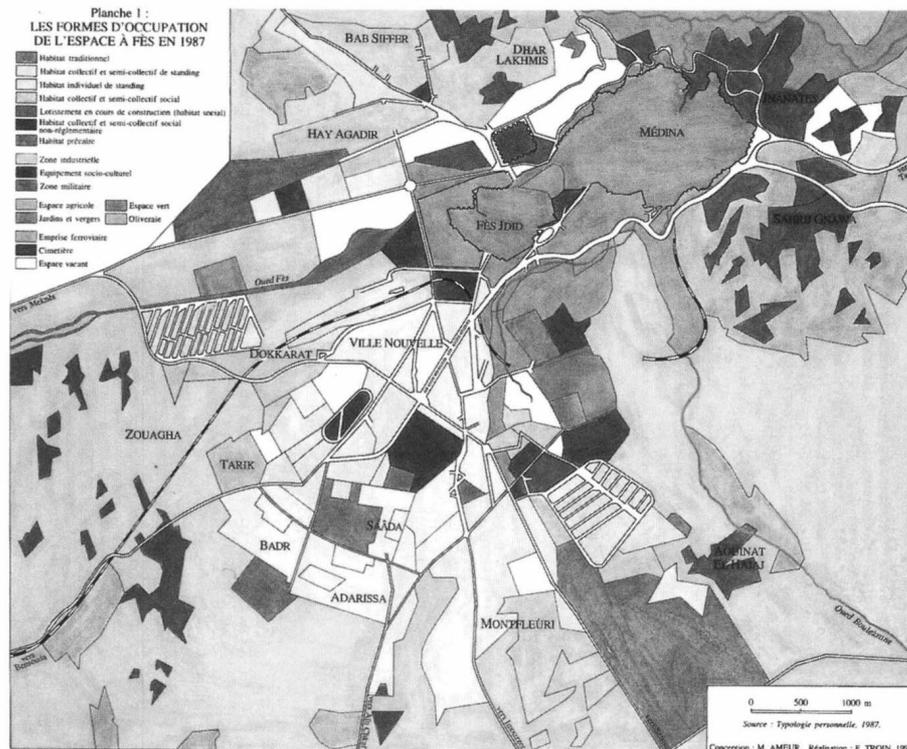
C. Agabi et J.-C. Santucci

Des origines au début du xx^e siècle (C. Agabi)

- 1 Fès, l'une des deux capitales historiques du Maroc avec Marrakech (sans oublier Meknès et Rabat), s'élève dans la partie nord-ouest de la riche plaine du Saïs, non loin du confluent de l'oues Fès et du Sebou. Fès est situé au point d'intersection des deux grands axes de communications déterminés par le relief : un axe nord-sud Méditerranée-Sahara (ou plus précisément Détroit de Gibraltar-Tafilalet) et un axe est-ouest qui joint les plaines atlantiques au Maghreb central. A ces conditions géopolitiques favorables s'ajoute un don d'une richesse capitale en pays maghrébin : une eau abondante. Très tôt, le cours de l'oued Fès, qui traverse la vieille ville, fut canalisé, domestiqué, contraint à activer des moulins à eau et divisé en d'innombrables séguias qui arrosent cultures maraîchères, vergers et jardins d'agrément. Les limons et argiles des fleuves et surtout les carrières toutes proches fournirent, dès l'origine, de bons matériaux de construction : briques, moellons et dalles. Les forêts du Moyen Atlas, à faible distance, livrèrent leurs bois de cèdre et de chêne que les médersa mérinides utilisèrent avec tant de bonheur.
- 2 Malgré ces conditions très favorables et quelques affirmations qui tiennent plus de la légende que de la recherche archéologique, il ne semble pas qu'une agglomération antérieure à l'époque musulmane ait occupé ce site privilégié mais situé en dehors du *limes* romain. La création de Fès fut l'œuvre des Idris-sides. La ville fut fondée en 789 par Idris I^{er} ben Abd-Allah qui s'était d'abord établi à Oulili (l'antique Volubilis), alors que la tradition la plus répandue attribue cette fondation à son fils, Moulay Idris, en 808. La première ville, celle d'Idris II, construite sur la rive gauche, plus élevée fut, pour cette raison, appelée El Aliya. Idris descendait de Fatima et d'Ali, son origine prestigieuse et l'alliance fidèle d'une tribu berbère sanhadjienne, celle des Awreba, lui permirent d'étendre son autorité sur le nord du Maroc et la région de Tlemcen. Fès devint tout naturellement la capitale de ce royaume. La double origine de

l'agglomération pesa pendant deux siècles sur ses destinées : les deux bourgades, à peine séparées par l'oued Fès, furent souvent en rivalité et même en lutte armée. La population primitive était presque exclusivement constituée de Berbères. La légende veut qu'Idriss Ier n'arrivât au Maghreb el-Aqsa qu'accompagné d'un seul serviteur, le fidèle Rachid. Plus tard, Moulay Idris accueille dans la ville de la rive gauche, deux mille familles originaires de Kairouan tandis que la population de la ville de la rive droite s'enrichissait de huit mille familles expulsées d'Espagne par le calife omméyade El Hakam II. Désormais les deux villes jumelles furent désignées sous les noms d'Adouat Qarawiyyin et Adouat el-Andalus. Cet apport de Kairouanais et d'Andalous fit de Fès le cœur religieux et culturel d'un Maghreb el Aqsa encore peu ouvert à la civilisation orientale.

L'occupation de l'espace à Fès en 1987. D'après M. Ameur et F. Troin.



- 3 Pendant le règne des Idrissides, Fès devint l'enjeu durant de longues luttes dynastiques attisées par les deux grandes puissances du moment : les Omméyades de Cordoue et les Fatimides d'Ifrikiya. Pendant une trentaine d'années (980-1012), la ville fut une possession omméyade et connut une certaine prospérité. Sous le calife cordouan Abd er-Rahman III furent élevés les minarets des deux mosquées qui présentent une association harmonieuse des styles d'Andalus et d'Ifrikiya. Lors de la courte occupation ziride, en 980, pendant le règne de Bologgin, la mosquée des Andalous fut dotée d'un *minbar* dont les éléments décoratifs sculptés et tournés, de style fatimide, furent utilisés dans une chaire plus récente de quelques années (985), ce *minbar* est, après celui de Kairouan, le plus ancien de l'Afrique du Nord.
- 4 La décadence omméyade et l'affaiblissement simultané des Idrissides permirent aux Maghrawa*, des Berbères Zénètes, de s'emparer de Fès. On leur doit la reconstruction et l'agrandissement de la mosquée de Fatima devenue la Qarawiyyin ; il en fut de même

pour celle des Andalous, mais ces sanctuaires n'avaient pas encore atteint leurs dimensions définitives. Ce fut l'œuvre des Almoravides* qui, sous la conduite de Yusuf ben Tashfin, s'étaient emparés de la ville en 1094. Le conquérant fit de Fès une seconde capitale, celle du nord. C'est lui aussi qui réunit les deux villes jumelles en une seule cité : l'actuelle Fès el-Bali. Il construisit à l'ouest de la ville une Kasbah, forteresse aujourd'hui disparue. Pendant les trois-quarts de siècle que dura la domination almoravide, la rudesse saharienne des guerriers au litham s'émoûssa rapidement au contact de la civilisation andalouse. Leurs constructions fastueuses révèlent l'impact d'un art subtil venu d'au delà de la Méditerranée et désormais tout puissant dans le Maghreb el-Aqsa et les autres possessions almoravides (Tlemcen, Nédroma, Ténès, Alger). Ali ben Yussuf fit abattre la mosquée des Kairouanais et la reconstruisit avec des dimensions plus vastes et une décoration luxuriante due à des artistes andalous.

Fès, ancienne capitale historique du Maroc, Fès el-Bali, la mosquée Qarawiyyin.



- 5 Aux Almoravides succédèrent les Almohades* qui se vengèrent de la longue résistance des Fassis en rasant la forteresse et en abattant l'enceinte de la ville. Mais ces sanctions n'empêchèrent pas la poursuite de l'essor économique et démographique de Fès. Le quatrième calife almohade, An Nasir, dota Fès d'une nouvelle enceinte percée de huit portes monumentales. Moins d'un siècle plus tard, la ville passait sous l'autorité d'une nouvelle dynastie berbère : les Beni Merin, tribu zénète qui nomadisait sur les Hauts Plateaux de l'Algérie occidentale, à proximité de leurs cousins et adversaires les Ziyânides (ou Abdelwadides*). Alors que ces derniers s'emparaient de Tlemcen et en faisait la capitale d'un émirat qui s'étendait sur une bonne partie du Maghreb central, les Mérinides investissaient méthodiquement la région de Fès, ville qui devint leur capitale.

Fès el-Bali, la madrasa Bou Inaniya.

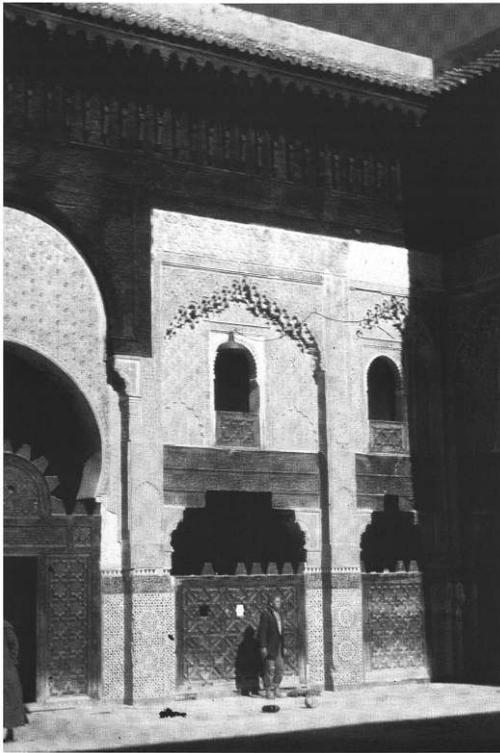


Photo L. Govin.

- 6 Pendant les siècles mérinides (1258-1465), Fès connut son apogée. Après s'être installés dans la Kasbah des Almohades, reconstruite sur les fondations de la forteresse almoravide, les sultans mérinides, se sentant à l'étroit, ordonnèrent la construction d'une ville royale à l'ouest de la ville ancienne. Les travaux commencèrent en mars 1276, sous le règne de Abū Yūsuf. La nouvelle capitale reçut le nom de Madinat al-Bayada (la Ville Blanche), mais très vite s'imposa le nom de Fas al-Djedid (Fès la Nouvelle) qu'elle a conservé jusqu'à aujourd'hui. Fas al-Bali (Fès l'Ancienne) fut embellie aussi bien par les sultans que par les riches corporations d'artisans ou de négociants. On peut dire que chaque prince mérinide apporta sa pierre en fondant une médersa destinée à recevoir les étudiants et leurs maîtres. Plus somptueuses les unes que les autres, les médersas mérinides (Madrassa al-Saffarin, M. al-Sabaiyn, M. al-Attarin, et surtout M. bu Inaniya) marquent l'apogée de l'art hispano-mauresque. En même temps, l'Université, où enseignaient des savants andalous et orientaux, assurait une notoriété durable à la ville.
- 7 La disparition des Mérinides au profit des Watassides ne fut guère favorable à Fès qui perdit son rang de capitale unique. Les difficultés internes qui se multiplient à l'époque s'accompagnent de conflits entre les quartiers de la Vieille Ville.
- 8 Les Chérifs, Sa'adiens puis Alaouites, furent plus favorables à la ville de Fès, même si Moulay Ismaïl (1664-1727) qui ne l'aimait pas, décida d'établir sa capitale à Meknès* où il bâtit un immense palais, et même si son successeur, Moulay Abd-Allah, dut assiéger deux fois la grande ville rebelle. Mais les Alaouites construisirent aussi ; on leur doit de nouvelles médersas, en particulier celles de Bab Guissa et de l'Oued. Moulay el-Hassane entreprit d'importants travaux d'urbanisme entre Fas al-Bali et Fas al-Djedi. A partir de 1873, ce sultan bâtisseur fit construire le palais de Bu Jelud ("Boudjelou"), la mosquée

de Lalla Amina, un nouveau Méchouar, la manufacture d'armes (La "Makina") et les bâtiments du gouvernement, (le Dar el-Maghzen). Son œuvre fut poursuivie par ses deux fils, Moulay Abd el-Azziz et Moulay Abd el-Hafiz, au Dar el-Maghzen et au palais du Bu Jelud.

Fès Djedid, Bab Lamer en 1939.



- 9 Depuis le règne de Moulay Sliman (1792-1822), la ville avait retrouvé ses fonctions de capitale qu'elle partageait avec Marrakech* mais Fès ne se révèle pas une cité obéissante ni même dévouée à la dynastie. Il est vrai que devenue le principal centre commercial et industriel du pays la ville souffre de plus en plus, au cours du XIX^e siècle, de la concurrence des produits européens, mais plus encore elle est sous la menace des tribus berbères du nord (Rif) et surtout du sud (Moyen Atlas). Les sultans de la deuxième moitié du XIX^e siècle entreprennent une politique de modernisation qui fut mal acceptée par les Fassis.
- 10 La première décennie du XX^e siècle fut difficile pour le Royaume chérifien, et Fès connaît de nouveau une époque agitée : en 1903, le prétendant Bu Amara faillit s'en emparer. En 1908, Moulay Abd-el Azziz abdique, Fès reconnaît comme nouveau souverain un Idrisside, Mohamed el-Kattani mais celui-ci est chassé de la ville par Moulay Abd el-Hafiz, le sultan alaouite proclamé à Marrakech. Mais l'anarchie gagne le bled el Maghzen qui ne cesse de se réduire ; en 1911, Abd el Hafiz, menacé d'être chassé de Fès par les tribus berbères du Moyen Atlas, fait appel à la France pour conserver son trône. La colonne du Général Moinier arrive sous les murs de Fès et le 30 mars 1912 est signé le traité du Protectorat entre la France et le Maroc.

Fès aujourd'hui (J.-C. Santucci)

- 11 Depuis le début du siècle, l'évolution démographique de Fès demeure l'une des plus dynamiques du pays. Placée au premier rang des villes marocaines, à la veille de la

pénétration coloniale, avec une médina peuplée de 100 000 habitants, Fès va perdre sa première place dans la hiérarchie urbaine nationale, dès lors que s'opère le déplacement du centre de gravité économique et politique vers le littoral atlantique. Son poids démographique passe de 20 % de la population totale en 1900 à 2,6 % en 1982. A l'origine, le déficit provoqué par le départ des citadins n'a pas été compensé par les flux de l'exode rural. Mais depuis l'indépendance, la ville a connu une relance démographique qui s'est confortée au cours des dernières décennies. Entre 1971 et 1982, le taux annuel d'accroissement atteint 4,1 %, essentiellement du fait de l'apport des migrations rurales. Depuis 1975, Fès reçoit 8 000 personnes par an, soit une moyenne de 22 par jour. L'immigration d'origine urbaine ne représente que le tiers du mouvement, le reste provenant du milieu rural, notamment de l'arrière-pays de la ville ; avec une proportion aussi forte de migrants ruraux (67 %), Fès occupe la première place au niveau national.

- 12 Cette évolution démographique a entraîné des changements socio-économiques, culturels et politiques considérables. L'unité de la ville ancienne et l'homogénéité de son organisation socio-spatiale ont cédé la place à un conglomérat d'entités urbaines qui reflètent les contradictions du tissu social et le vaste mouvement de recomposition démographique et socio-politique qui façonne en profondeur l'espace urbain.
- 13 L'évolution de la distribution spatiale de la population urbaine a connu trois phases : la première de 1960 à 1971 qui a vu les flux migratoires contribuer par une très large part à l'accroissement de la population urbaine. Nourrie par les apports de migrants essentiellement ruraux et démunis, la médina atteint durant cette période l'effectif démographique le plus élevé de son histoire 196 500 habitants soit 56,2 % de la population urbaine. L'élite citadine quitte la médina pour s'installer d'abord en ville nouvelle où elle occupe progressivement les logements et les sites économiques des Européens et des Juifs, puis pour se diriger vers la périphérie sud où se développe un secteur d'habitat pavillonnaire de haut standing. La deuxième phase de 1971 à 1982 est marquée par une urbanisation périphérique exceptionnelle et un relâchement de la tutelle étatique sur la croissance urbaine. On assiste à un accroissement notoire des vagues migratoires d'origine citadine externe constituées pour la plupart de fonctionnaires, tandis que l'immigration rurale draine de plus en plus de paysans moyens et aisés. Les zones d'habitat traditionnel continuent à être délaissées au profit des périphéries d'habitat réglementaires pour les catégories sociales aisées, en même temps que se développent pour des couches sociales plus démunies les douars d'habitat précaire et les secteurs d'habitat clandestin.
- 14 Depuis 1982, les flux migratoires d'origine rurale se sont renforcés du fait de la succession de plusieurs années de sécheresse ; dominés largement par des catégories sociales pauvres, ces apports ont investi la Médina et les secteurs restructurés où les possibilités de logement sont plus grandes et plus à leur portée. Durant la décennie 1982-1992, les mouvements intra-urbains ont consacré la prédominance démographique des zones périphériques qui en 1990 regroupaient 63,6 % des ménages urbains, provoquant ainsi un recul considérable de la Médina (25,7 % des ménages) et dans une moindre mesure de la ville nouvelle (10,7 %). C'est également dans les périphéries qu'on a enregistré les taux de croissance démographique les plus élevés (30 % et plus, la moyenne urbaine étant de 27,4 %) ; ce sont des zones où se développe l'habitat collectif promotionnel, des quartiers d'habitat néo-traditionnel, clandestin,

social, des zones pilotes de la restructuration de l'habitat précaire, et des lotissements publics.

- 15 L'évolution de la répartition démographique selon les principaux types d'habitat entre 1971 et 1990 permet de faire trois constats : l'habitat traditionnel a perdu tout crédit en tant qu'espace résidentiel auprès de l'ensemble du corps social, puisqu'il n'abrite plus que le quart des ménages urbains en 1990 contre la moitié en 1971.

Fès, vue prise de la Kasbah.



Photo M. Bruggman.

- 16 La population de l'habitat pavillonnaire est restée à son même niveau (autour de 4 %) prouvant ainsi la faiblesse de la mobilité sociale. Alors que l'accroissement de la part de l'habitat réglementaire dans la composition de la population urbaine illustre la spécificité de la dynamique sociale qui a affecté la ville depuis les années soixante et qui s'est caractérisée par le renforcement numérique des classes moyennes. L'évolution socio-spatiale de Fès a donc conduit à l'expansion des poches d'habitat des couches populaires urbaines et des marginaux de la ville, processus corroboré d'ailleurs par la situation de l'emploi et la structure des activités économiques. La part des ménages occupant ce type d'habitat (clandestin, restructuré et précaire) est passée de 13,6 % en 1971) à près de 40 % en 1990. Pour l'avenir, on voit mal dans quel sens évoluera la configuration socio-spatiale actuelle de Fès qui reste tributaire d'un côté de la détermination affichée des pouvoirs publics à maîtriser la croissance urbaine, et de l'autre de la persistance d'un marasme économique et d'une paupérisation urbaine propices au développement des formes d'habitat non réglementaire.
- 17 Fès représente un des principaux foyers d'attraction migratoire du Maroc. Entre 1975 et 1982, la cité a accueilli près de 10 % des personnes qui ont alimenté les flux migratoires internes en direction des grandes villes, alors qu'en même temps une part importante de sa population de souche quittait la ville, à raison d'une moyenne de 15 000 personnes par an. Ces mouvements migratoires ont profondément bouleversé la

teneur sociologique de Fès et jalonné la gestation d'un ordre urbain différent dans ses composantes humaines, ses ressources économiques et ses référents culturels. Le redéploiement des activités socio-économiques dans l'espace marocain depuis l'indépendance a contribué à accentuer l'effacement de Fès au profit des villes de la côte atlantique moyenne et à réduire son champ migratoire essentiellement autour du bassin démographique du Pré-Rif. Cette prédominance s'est traduite sur la scène politique municipale où la Présidence de la Communauté urbaine est détenue par un pré-rifain. La ville s'en trouve déséquilibrée au plan démographique, du fait de cette suroccupation massive de migrants ruraux s'installant directement et sans apprentissage préalable de la vie citadine. Leur insertion dans une ville comme Fès, pétrie d'histoire, de culture citadine et de raffinement, n'a pas été sans poser de sérieux problèmes. Au plan économique, elle a pu se résoudre sans grandes difficultés, grâce à l'élasticité du secteur informel et notamment de sa composante artisanale, en matière de gisements d'emplois. Cependant, les ressources généralement faibles et aléatoires, ne fournissent pas à la majorité de cette population les moyens d'accéder à un statut et à un mode de vie authentiquement citadins. Malgré l'importance de son volume, l'immigration n'affecte pas la hiérarchie sociale de Fès, que les citadins de souche continuent de dominer, en détenant les secteurs-clés de l'économie urbaine et les postes de contrôle de sa gestion. En revanche, la diffusion de la pauvreté au sein des populations immigrées est une des causes principales de leurs difficultés d'insertion : elle sont en butte à l'incompréhension des Fassis et en mal d'identité par leur rapport à la culture urbaine. Parmi les héritages de Fès, c'est un des paramètres importants à prendre en compte pour éclairer le fonctionnement social de la ville. D'après l'excellent travail d'Ali Fejjal sur Fès, la structure sociale de la ville peut s'analyser à partir d'une distinction en trois catégories : l'élite bourgeoise, les classes moyennes et le petit peuple urbain. Dans l'élite bourgeoise se mêlent une composante de souche fassie et une composante néo-citadine. La bourgeoisie fassie a vu son poids démographique considérablement chuter (en 1982 les chefs de ménage nés à Fès représentaient 36,7 % du total), mais elle a su préserver, tout en s'adaptant aux mutations, sa place prééminente sur la scène urbaine, en investissant les secteurs lucratifs de l'économie, et en dominant les métiers relevant du secteur moderne de l'économie urbaine. Quant à la bourgeoisie néo-citadine, elle demeure minoritaire par rapport aux Fassis, et très hétérogène dans ses composantes, ses domaines d'activité, son enracinement et son rapport à l'ordre urbain ambiant.

- 18 Quasiment absents dans l'industrie, ces néo-citadins ont surtout prospéré dans le commerce, les travaux publics, le bâtiment et les services. Si les Soussis sont très présents dans le commerce alimentaire et les Rifains dans les cafés, les gens du Tafilalet dominant l'entreprise foncière et immobilière, marché dont l'expansion a fondé en grande partie l'ascension sociale des néo-citadins. Depuis les années 1970, les professions libérales sont progressivement investies, en raison notamment du développement et de la démocratisation de l'enseignement, par des jeunes ruraux et citadins d'origine externe. L'essor de cette bourgeoisie néo-citadine reste cependant un phénomène relativement récent et trop limité pour menacer la prédominance de la bourgeoisie fassie solidement ancrée et suffisamment experte pour savoir préserver ses acquis. Quant aux classes moyennes, elles constituent une mosaïque sociale occupant des positions intermédiaires entre l'élite bourgeoise et le petit peuple urbain. C'est un ensemble composite par ses attributs économiques, ses ressources, ses traits culturels, ses origines et son émergence dans le fonctionnement social de la ville. Les néo-citadins

sont majoritaires dans ce conglomérat qui se partage en deux groupes distincts par les statuts socio-économiques et les attributs culturels : d'un côté la classe moyenne fonctionnarisée, directement liée à la modernisation entreprise par l'État depuis l'indépendance. Ce sont les cadres et employés de la fonction publique et du secteur privé qui depuis la mise en œuvre de la politique d'ajustement structurel ont vu décliner leur poids numérique, leur pouvoir d'achat et leur prestige social. De l'autre côté, la classe moyenne dite traditionnelle pour désigner des catégories socio-professionnelles (les agriculteurs exploitants et les indépendants de l'artisanat du commerce et des services), sans éducation ou d'un faible niveau scolaire. Également touchées par la crise, ces catégories trouvent dans l'activité indépendante des formes d'adaptation aux problèmes d'emploi, et résistent mieux par leurs attaches culturelles aux restrictions de leurs mode de vie ou de consommation induites par la crise. Dans la catégorie du peuple urbain, on retrouve des salariés (ouvriers de l'industrie et salariés de l'artisanat du commerce et des services), les petits métiers salariés, les travailleurs ambulants et à domicile, ainsi que les actifs marginaux ; en somme, une masse sociale imprécise dont la condition d'emploi comme le revenu relèvent en général du précaire. Tout l'essor économique de Fès depuis l'indépendance s'est projeté à travers la croissance de cette tranche sociale qui en 1982 représentait 66 % de la population active et 72 % de la population active occupée.

- 19 Depuis l'indépendance, la production du cadre bâti paraît avoir souffert de l'absence de contrôle et de la libre concurrence des acteurs. Sous la pression des besoins en logements et en l'absence d'une politique foncière ou immobilière véritable, la ville s'est accrue de manière anarchique et dysharmonieuse. Le tissu urbain laisse apparaître des coupures liées à des contraintes topographiques ou même juridiques, comme le Palais royal et les terrains contigus non constructibles qui confortent l'enclavement d'unités urbaines entières, à tel point que Fès fonctionne selon un héritage des siècles passés, non en ville unique mais en unités urbaines juxtaposées. En outre, il y a au sein d'un même ensemble urbain dans la périphérie nord par exemple, une extrême hétérogénéité des formes d'habitat. A l'instar des autres villes marocaines au xx^e siècle, le paysage physique et social de Fès se caractérise par un fractionnement socio-spatial qui est surtout le produit des dynamiques urbaines actuelles, induites par la croissance rapide de la population urbaine et les déséquilibres du marché de l'emploi.
- 20 En dehors des secteurs de villas et la ville nouvelle d'un côté, et des quartiers d'habitat précaire et la Médina de l'autre, où types d'habitat et contenu social concordent, Fès connaît une intense mobilité résidentielle qui traduit une certaine recomposition de la vie sociale sur la base de nouvelles territorialités aux contours encore diffus. Confrontée à la crise de l'artisanat, aux défis de l'emploi et de la pauvreté urbaine, Fès n'a pu trouver de véritable thérapeutique dans les ressources du secteur moderne de l'économie. Desservie par des choix étatiques incohérents, et pénalisée par sa situation continentale, la ville attire moins d'investisseurs nationaux ou étrangers que les villes côtières ; en outre la pression démographique y est telle que le décalage entre l'offre d'emploi et les besoins ne cesse de s'accroître ; la dynamique démographique étant à Fès plus qu'ailleurs nourrie par l'exode rural, elle génère des catégories sociales dont les faibles revenus n'ont aucune incidence sur la relance du marché local et de l'investissement.
- 21 Paradoxalement, c'est la pauvreté urbaine qui a permis à de nombreux métiers traditionnels de survivre, et c'est au sein des couches sociales pauvres que se recrute la

majorité des actifs qui ont contribué au développement de ces petites et multiples activités qui constituent le fameux “secteur informel”. Selon les calculs d’Ali Fejjal, 81 875 actifs relevaient en 1982 du secteur informel, soit 56 % de la population active totale et 60,1 % de la population active occupée. L’emploi informel a évolué de façon inversement proportionnelle au rythme de développement du secteur moderne. Entre 1960 et 1971, alors que Fès voyait s’étoffer ses fonctions administratives et culturelles, et qu’elle connaissait un mouvement d’industrialisation soutenue, les activités du secteur informel se développaient à un rythme relativement modeste. A partir de 1982, du fait de la crise économique et financière qui a imposé notamment une réduction des investissements et des recrutements de la fonction publique, la part du secteur informel dans la population active occupée s’est accrue pour atteindre en 1986, 64,3 % de la population active occupée. Le fonctionnement économique et social de la ville semble encore régi par les dynamiques inégales des secteurs moderne et informel, et par les lignes de clivage induites dans l’espace ou le tissu urbain par la “dualité” manifestement structurelle de l’économie urbaine.

- 22 A la fin du xx^e siècle, Fès constitue une ville exceptionnelle, même si elle se trouve marginalisée dans le nouveau contexte du fonctionnement de l’économie et de l’organisation de l’espace marocain. Véritable conservatoire de l’histoire marocaine, Fès demeure une ville de référence à travers le rôle de son élite émi-grée et la diffusion de son modèle culturel qui continue de façonner le mode de vie de la société marocaine.
- 23 Le savoir-faire et le capital culturel de son potentiel humain expliquent le dynamisme de Fès qui est par rapport aux autres capitales impériales de l’intérieur, la plus industrialisée de ces villes. Elle se situe au deuxième rang – par le nombre d’établissements – au troisième – par le volume d’emplois permanents -ou au cinquième rang – par la valeur de la production et des exportations – dans l’espace industriel marocain.
- 24 Sa vocation touristique ainsi que son rayonnement universitaire et culturel sont fortement concurrencés par les autres villes, à tel point que Fès est ramenée au simple rang d’une capitale régionale, dont la fonction administrative constitue le noyau dur du marché urbain. En 1992, sa population était estimée à 730 000 habitants, avec un taux de croissance modéré de 3,5 %, ce qui la plaçait au troisième rang derrière le grand Casablanca, et l’agglomération de Rabat-Salé. L’immigration, notamment d’origine rurale, participe de façon substantielle à sa croissance démographique, qui prévoit plus d’un million d’habitants à l’horizon 2010. La sécheresse chronique depuis les années 1980 risque d’accroître davantage le flux de ruraux et de bouleverser son contenu urbain, ses rapports sociaux traditionnels et ses équilibres économiques. Durement touchée par la stagnation de l’économie et l’atonie du marché de l’emploi, Fès voit s’accroître le taux de chômage et la prolifération des activités informelles de bas niveau.
- 25 Au plan urbanistique, la ville s’est beaucoup étalée en réponse à sa croissance démographique, puisqu’elle couvre un espace de près de 5 600 hectares. Pour corriger les méfaits d’une urbanisation clandestine, porteuse de violents débordements sociaux comme en 1990, les pouvoirs publics ont doté la ville d’un plan d’aménagement et d’une agence urbaine, et réalisé d’importants projets urbanistiques qui ont sensiblement amélioré l’aspect de Fès. Le projet de sauvegarde de la Médina ne semble pas suffisamment mobilisateur pour pouvoir permettre à Fès de remonter son déclin et de reconstruire son identité. Sa situation continentale ne la prédispose pas à tirer profit de

l'évolution future du Maroc urbain, économique et politique qui sera davantage centré sur le littoral et ouvert sur l'Europe.

- 26 Pourtant Fès ne manque pas d'atouts, ni de ressources ni de créneaux pour retrouver un essor économique et culturel auquel l'élite fassie émigrée semble de plus en plus attachée et intéressée. Sans doute doit-elle comme les autres villes de l'intérieur, poursuivre une stratégie de développement centrée sur la valorisation des spécificités régionales. Cet objectif sera d'autant plus réalisable si les réformes institutionnelles en cours donnent à la Région la consistance juridique et l'autonomie nécessaire pour définir les contours et les moyens d'une véritable politique de développement local et régional.

BIBLIOGRAPHIE

C. Agabi

Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. A. Épaulard, Paris, 1956, t. I, p. 179-241

Marmol, *De l'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt, Paris, 1667, t. II, p. 15

Gaillard H., *Une ville d'Islam : Fez*, Paris, 1905

Marçais G., *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1950

Terrasse H., *L'art hispano-mauresque, des origines au xuf siècle*, Paris, 1932

Terrasse H., *La mosquée des Andalous à Fès*, Paris 1949

Terrasse H., "Minbars anciens du Maroc", *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de l'Occident musulman*, t. II, Hommage à Georges Marçais, Alger, Imp. offic. 1957, p. 159-167

Terrasse H., "Fas (Monuments)" *Encyclopédie de l'Islam*, deuxième édition, p. 840-843

Le Tourneau R., *Fès avant le Protectorat*, Casablanca, 1949

Le Tourneau R., "Fas", *Encyclopédie de l'Islam*, deuxième édition, p. 837-840

Golvin L., *Les madrasa médiévales*, Aix-en-Provence, Édisud, 1995

J.-C. Santucci

Ameur H., *Fès ou l'obsession du foncier*, Tours, URBAMA, 1993, 425 p. Fascicule de *Recherche* n° 25.

Atlas de la Médina Fès : Planche I : La Médina dans l'agglomération de Fès. Planche II : Les portes de la Médina. Planche III : Les activités du cuir. Planche IV : La dynamique de l'agglomération. Planche V : L'immigration dans la Médina de Fès. Groupe Atlas (Université de Fès et Université de Toulouse le Mirail), 1989.

Bennani-Chraïbi M., *Soumis et rebelles, les jeunes au Maroc*, Paris, Casablanca CNRS, La France 1995.

Bentahar M., *Villes et campagnes au Maroc*, Rabat, Editell, 1988.

Berrada A., *La ville de Fès mutations et perspectives : études démographique, économique, culturelle et urbaine*, Thèse, Université Paris V, 1980, 530 p. (3 tomes).

Brown K. et alii, *Etat, ville et mouvements sociaux au Maghreb et au Moyen-Orient*, Paris, L'harmattan, 1989.

Direction de la Statistique : Analyse et tendance démographiques au Maroc. CERED, Ministère du Plan, Rabat, 1986.

El Kohen L. A., "Les mutations culturelles et sociales de la ville de Fès", *Lamalif*(79) (80), 1976, 18-20, 44-46.

El-Malki A., *L'exode rural au Maroc. Etude sociologique de l'exode du Tafilalt vers la ville de Fès*, Thèse, Université Aix-Marseille I, 1990.

États, territoires et terroirs du Maghreb, CRESEM-CNRS, Editions du CNRS, 1988.

Fejjal A., *Fès-Héritage et dynamique urbaine actuelle*, Thèse, Tours, URBAMA, 1994, 730 p. (2 tomes).

Lahbil Tagemouati N., *Le foncier : autopsie du prix et de l'échange, le cas de la ville de Fès*, Casablanca, Wallada, 1994, 326 p.

Marais O., *Sociologie politique de Fès*, ROMM (15-16), 1973.

Ministère de l'Intérieur, *Schéma de développement et d'aménagement régional* (région du Centre-Nord) Service Régional de l'Aménagement du Territoire, Fès, 1988. Ministère du Plan, *Démographie régionale : aspects socio-démographiques de la province de Fès*, Rabat, 1989, 115 p.

Ministère du Plan, *Familles de Fès : changements ou continuité ? Les réseaux de solidarités familiales*, Rabat, CERD, 1991, 190 p.

Naciri M., *La médina de Fès, trame urbaine en impasses et "impasse" de la planification urbaine, Présent et Avenir des médinas*, URBAMA, Fascicules n° 10-11, tours, 1982. Numéro spécial sur la ville de Fès, *Revue de géographie du Maroc*, vol. II, n° 2, Juillet-Décembre 1987.

Ouazzani Chahdi A., *Fès : Contribution à l'analyse d'un développement bloqué*, Thèse Sciences économiques, Rabat, 1989, (3 tomes).

Salahdine M., *Les petits métiers clandestins ; le "business populaire"*, Casablanca, Eddif Maroc, 1988.

Santucci J. C. (sous la direction), *Le Maroc actuel, une modernisation au miroir de la tradition ?* Paris, CNRS, 1992, 439 p.

Santucci J.-C., *Chroniques politiques marocaines, 1976-1982*, Paris, CNRS, 1985, 182 p. *Schéma Directeur d'Aménagement et d'Urbanisme de la ville de Fès*, Fès, 1978 (7 volumes et dossiers techniques).

Ville de Fès, Plan d'aménagement de la ville nouvelle, Notes de présentation des plans sectoriels, juillet 1987.

INDEX

Mots-clés : Maroc, Ville